

Le point de vue de Jean-Marc Forneri : Le Lyonnais et la bouillabaisse

LE POINT DE VUE DE
JEAN-MARC FORNERI

Le Lyonnais et la bouillabaisse

L'été s'installe et certains patrons du CAC 40 sont pris d'une appétence soudaine pour les saveurs méridionales. Ainsi, le président de Danone, jusqu'alors connu et respecté pour ses choix stratégiques, sa convivialité naturelle et son goût pour le golf, nous a mitonné une belle bouillabaisse.

Pour ce plat délicat, il faut avant tout aller à la pêche à la rumeur et explorer si possible les eaux froides et obscures de la banque d'affaires où foisonnent les grandes confidences. La quasi-totalité des banquiers de la place de Paris ayant planché durant les six derniers mois sur des groupes tels que Schneider, Alcatel, Danone, voire Thomson, soit à la demande de clients en pleine réflexion stratégique, soit dans le cadre habituel du brainstorming professionnel, la rumeur était donc aisée à trouver.

Les condiments sont essentiels à la réussite de la recette, car ils en relèvent le goût et en renforcent le fumet. Ils sont vendus chez les communicants, grands prêtres des vérités cachées et brusquement révélées. L'un d'entre eux affola méthodiquement le petit porteur en livrant, des trémolos dans la voix, ses craintes sur l'imminence d'opérations hostiles contre nos fleurons industriels français. Il les avait vues dans la boule cristalline de son Reuters. L'autre, crispé à son téléphone, sut éviter l'affadissement de la rumeur en multipliant les appels aux rédactions, susurrant les confidences et les demi-vérités, en bon connaisseur insulaire et méridional de l'intérêt de relever les plats d'une pointe d'ail et de safran.

La recette méditerranéenne nécessite aussi et surtout quelques belles variétés de poissons ; le choix s'est avéré pléthorique... de la galinette au grand requin blanc. Et l'on vit soudainement s'agiter dans l'immense aquarium médiatique les espèces les plus improbables, toutes réunies contre l'horrible menace étrangère. Union sacrée de syndicalistes laitiers, d'un Patrick Ollier jusqu'alors plus timoré, d'un Fabius transformé en ultime porte-flambeau du guesdisme et d'un Premier ministre plus enclin à la fulgurance poétique qu'à la compréhension des mécanismes brutaux de l'écono-

mie libérale. Il ne manquait à notre bouillabaisse qu'un morceau royal que l'on trouva dans les eaux malgaches, célèbres pour leurs coelacanthés, ces poissons abyssaux d'un autre âge. Après tout, reçu par un chef de gouvernement enrichi par le lait et les petits-suisses, il n'était pas inconvenant que notre président de la République s'intéressât au sort de Danone, bien que les productions du géant de l'agroalimentaire ne comportassent pas encore la tête de veau ou l'aligot.

Et l'on vit soudainement s'agiter dans l'immense aquarium médiatique les espèces les plus improbables, toutes réunies contre l'horrible menace étrangère.

L'alliance de toutes ces saveurs diverses atteint une sorte de symphonie paroxystique qui vit nos éminents élus et ministres, la poitrine virilement tournée vers l'ennemi d'outre-Atlantique, lancer force anathèmes contre l'invasion programmée de la « junk food ». Poignante réconciliation nationale qui souda alors la droite, le centre et la gauche dans la défense admirable du yogourt industriel et de la langue-de-chat usinée à la tonne.

Mais en élevant la température du bouillon, on risque d'en gâter la saveur, car l'ébullition lui est néfaste : la bouille à baisse (d'où le nom). C'est pourquoi Franck Riboud (PDG de Danone), ne voulant pas gâcher la préparation, nous expliqua la semaine dernière qu'il n'y avait eu « aucun contact », qu'il n'y avait « rien, ni de près ni de loin », avec l'abominable gargotier yankee. Brusquement, la flamme perdit au moins 5 % de son intensité !

Voilà qui avait de quoi rendre perplexe l'amateur de bouillabaisse. Après lui avoir fait entrevoir les senteurs et les couleurs de ce mets superbe, après lui avoir fait miroiter les beautés de la serveuse (ne parlait-on pas de la femme la plus désirable du CAC40, une sorte de cathédrale !), on le privait inégalement du plaisir de la dégustation.

Qu'on se rassure, si notre gourmet a probablement perdu quelques sous dans l'affaire, il est heureux de ne pas avoir goûté au plat, car celui-ci n'est tout juste qu'un piètre brouet. En effet, le gène s'est pris les pieds dans l'escalier de la traboule et sa recette ne satisfait que le touriste finlandais égaré sur les quais du Vieux-Port.

A défaut de festin, l'amphitryon laisse à ses hôtes de bien pénibles sensations en bouche : – L'amertume de la place de Paris, dont l'image est durablement atteinte par des gesticulations tendant à confirmer aux yeux du monde que notre pays est bien le dernier refuge du stalinisme économique le plus pur. On peut s'interroger sur le prix à payer pour l'inconséquence et l'indignation sélective de certaines de nos « élites » qui se félicitent à juste titre du succès brillant de Patrick Ricard, discret et efficace patron parti à la conquête d'Allied, et qui s'offusquent du jeu normal du capitalisme lorsque celui-ci se joue sur le terrain France. Précisons que l'enjeu n'est autre qu'un groupe multinational n'ayant jamais hésité à faire ses emplettes en Europe et en Asie.

– L'amertume des chefs d'entreprise français, qui, pour éloigner le risque d'une OPA hostile ont, sans tapage et sans appeler au secours la puissance publique, pris les mesures de protection adéquate : recomposition et stabilisation de leur actionnariat, qualité de leur gouvernance, excellence de leur résultats. De Thomson à Lafarge, les exemples ne manquent pas, mais il est vrai que les dirigeants de ces grands groupes ne se vantent pas périodiquement d'être opérables.

– L'amertume des électeurs de notre pays face à des hommes politiques dont on peut mettre en question la crédibilité et le sérieux. Alors que la France traverse une crise grave, marquée par un chômage élevé et une croissance faible, les états d'âme des dirigeants d'une multinationale largement détenue par des capitaux étrangers, valaient-ils la mobilisation estivale et médiatique de tant d'énergies et d'esprits brillants ? On doit se poser la question, y répondre et en tirer les conséquences.

– L'amertume des milliers des salariés et d'actionnaires individuels de Danone, à qui on avait promis du sang et des larmes dans le grand frisson de l'été et qui doivent à présent avaler un ragoût malodorant.

La cuisine n'était donc que médiocre et la bouillabaisse indigeste, doit-on pour autant fermer le restaurant et licencier le cuisinier ? C'est aux inspecteurs, non pas du guide Michelin mais de l'AMF, qu'il appartiendra de répondre.

JEAN-MARC FORNERI est président de Bucéphale Finance.